

Christian LIBENS

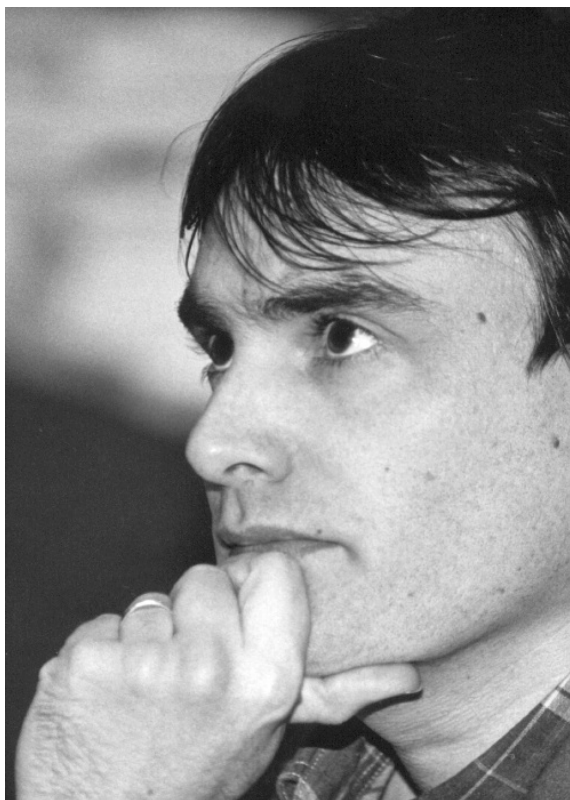


Photo : J-L Geoffroy.

Par Danny HESSE et Claude RAUCY

2002

Service du Livre Luxembourgeois

Christian Libens, c'est Tintin à trente ans!

Amélie Nothomb

(lettre à Christian Libens, 30/12/1993)

«Votre recueil de poèmes *Cinéma* est étonnamment vigoureux. L'on doit s'appuyer tant de chipoteurs, de pleurnichards, tant de petits byzantins urbains et d'amateurs de chromos poétiques, que c'en est une bouffée d'air régénérateur de vous lire dans votre netteté poétique. Il y a chez vous une sorte de pragmatisme protecteur qui vous empêche de céder à l'empire d'une poétique flasque. Les objets du monde ainsi que les gens existent chez vous, et font vivre et remuer votre poème. J'y trouve une grande intrépidité, une sorte d'esprit d'entreprise pour qui le monde matériel est un matériau; les villes, les trains, et même les coucous de Malines ont leur place, se fondent et constituent, à la fin, un poème énergique, où l'humour – Dieu merci! – n'est jamais

absent. Je déteste les poètes qui ne savent pas être comiques! Une chose est certaine : votre voix est originale et personnelle, j'en témoigne.»

François Jacqmin

(Lettre à Christian Libens, 22/12/1991)

Biographie

- 1954 Naissance à Verviers, le 5 septembre ; les parents sont tous deux téléphonistes ; le grand-père paternel, d'origine limbourgeoise, est mineur de fond. Enfance et école primaire à Nessonvaux, village de la moyenne vallée de la Vesdre, entre Pays de Herve et Ardenne. Découvre le plaisir de lire grâce aux *Aventures de Tintin*, puis au *Club des Cinq* d'Enid Blyton, et la marche en forêt grâce au scoutisme.
- 1966 Humanités latines à l'Athénée de Verviers, puis à l'Athénée de Chênée.
- 1974 Études à l'Institut supérieur d'enseignement pédagogique de la Ville de Liège.
- 1976 Premier mariage ; professeur de français intérimaire : début d'un long nomadisme pédagogique (37 établissements différents en une douzaine d'années).
- 1979 Collabore au service de presse d'un homme politique ; « découverte » de l'écriture grâce au travail de nègre.
- 1980 Retour à l'enseignement ; publication d'un scénario de bédé puis d'un premier roman ; désormais, le virus de l'écriture s'installe. Découverte passionnée de l'Afrique lors de plusieurs voyages.
- 1983 Collabore au magazine *Spirou* durant deux ans. S'intéresse de plus en plus à la littérature belge et aux « lieux hantés » par ses écrivains ; redécouvre la forêt et la marche.

- 1986 Rencontre Alexis Curvers; devient peu après son secrétaire littéraire et suscite plusieurs éditions et rééditions de ses œuvres jusqu'à sa mort en 1992.
- 1988 Études d'antiquaire à Liège; abandonne l'enseignement secondaire.
- 1992 Second mariage.
- 1993 Se consacre principalement à l'écriture; administrateur de l'Association des Écrivains Belges; chargé de cours (bibliophilie et littérature belge) à l'École de libraires de Liège.
- 1994 Donne de nombreuses conférences littéraires.
Entre au comité de rédaction de La Revue générale.
Illustre notre littérature en créant et guidant à Liège des «flâneries littéraires», en collaboration avec le Service de la Promotion des Lettres belges.

Bibliographie choisie

Poésie :

- ***Une autre fois peut-être***, Spa, La Louve, 1982.
- ***Cinéma***, Verviers, La Dérive, 1991.
- ***Les arbres marchent*** (à paraître en 1996).

Nouvelles :

- ***Christophe*** (une centaine de nouvelles publiées hebdomadairement de 1983 à 1985 dans le magazine *Spirou* et illustrées par Serge Honorez.)
- ***Stanislas détective***, Luperca, 1987 (traduction néerlandaise, ***Detective Stanislas***, 1987, illustrée par Vriens).
- ***Oscar au Congo***, Louvain-La-Neuve, La Revue Générale, 1989.
- ***Tintin royaliste***, Louvain-La-Neuve, La Revue Générale, 1991.

Romans pour la jeunesse :

- ***Un œil à la lune et l'autre crevé***, Liège, Dricot, 1982.
- ***Écrase, Négus*** (en collab. avec Claude Raucy), Gembloux-Paris, Duculot, Coll. Travelling, 1986.
- ***Un cocker en or***, (en collab. avec Claude Raucy), à paraître en 1996.

Essais :

- *Et si on écrivait un roman ?*, Bruxelles, Labor, 1985.
- *In memoriam Alexis Curvers*, Liège, La Vie Wallonne, 1992.
- *La Fagne inspiratrice*, in *Le guide du plateau des Hautes Fagnes*, Bruxelles, L'Octogone, 1993.

Ouvrages de tourisme :

- *Extraordinaires cantons de l'Est*, Bruxelles, Didier-Hatier, 1990 (photos d'André Drèze), édition trilingue : français, allemand, néerlandais.
- *Guide de Liège et du pays de Liège*, Bruxelles, Didier-Hatier, coll. *Itinéraires*, 1991; (préface d'Alexis Curvers, dessins d'Adam), traduction néerlandaise, *Gids voor Luik en het land van Luik*, Didier-Hatier, 1991.

Outre de nombreux articles en revues et journaux, Christian Libens a publié des monographies d'histoire régionale, rédigé plusieurs *Dossiers L*, scénarisé quelques bandes dessinées (pour Laudec, Warnier, Chantraine, Adam, etc.) et réalisé des jeux de société avec Jean-Paul Deleixhe (dont *Brusselez-vous?* et *Joue, c'est du belge!* pour les éd. Labor; *Qué n'afère à Lîdje* pour Noir Dessin Production, etc.)

Texte et analyse

Fragments ferroviaires

*L'Inter City Bruxelles-Bâle
À trois minutes d'avance
Le H P annonce Metz
À travers le casque du walkman
Le quai est bétonné de noir sans fumée
Dans le filet une boîte de Canada Dry
Offre sa cartographie
Vancouver et Montréal
Sont made in N. Y.
La croix
Du passeport helvétique de ma voisine
Écarte ses cuisses blanches
Sur fond rouge
Elle ne parle que trois langues
Georges Nagelmackers
A le mal du voyage
Devant le revêtement des sièges
Cendrars fume un cigarillo hollandais
Et lit Play Boy de ses
Deux mains
Les tresses d'un petit Juif hassidique
Volent dans la travée centrale
Une boîte de Coca à chaque bout
Pianotant de son sexe écourté
Un Space Invaders japonais
Le H P vomit les repas
Où est ta cloche de cuivre
Larbaud au front nu
La voix nasille*

Christian LIBENS - 10

Métallise

Et c'est une femme

Aux chevilles gonflées

Sans chapeau

Je ne sais plus lire

Mon Morand

Pourtant le soleil se couche

Jaune

Et la campagne est inondée

On l'avait dit aux informations télévisées

Manquent les lourds rideaux

Pour le cadre poétique

Si seulement j'avais

Deux

Trois

Princesses du sang

Orléans

Bourbon Parme

Caraman Chimay

Ligne

Voire même polonaises

À me mettre sous la langue

(*Cinéma*, pp. 19 à 21)

Ce n'est pas à Christian Libens qu'il faudra dire : *Crains un jour que le train ne t'émeuve plus*. Libens est en effet un poète de la modernité et ***Fragments ferroviaires*** qui est à ce jour son plus beau poème fonctionne comme un capteur de la sensibilité contemporaine. C'est un objet de poésie concrète où le verbe de Racine se mêle aux sonorités américaines, à la voix nasillarde des haut-parleurs et aux criaillements des objets. C'est un assemblage de visions, de sons, de saveurs, de sensations dont le déroulement, comme un train, s'accélère, ou ralentit, au gré de la longueur des vers qui vont du monosyllabique à l'alexandrin.

C'est le langage d'une époque : Inter-City, HP (qui se lit aussi bien Cheval Vapeur que Haut Parleur), Walkman, Made in N.Y. ; ce sont les saveurs de son temps : Coca et Canada Dry ; ce sont les sensations plus intimes que distribue *Play boy*.

Si Libens exprime (comme on dit d'une éponge) *les sons et les parfums qui tournent dans l'air* des gares, il en capte aussi la philosophie. La vie est faite alors de mille riens que la faillite des grandes idéologies ne peut plus relier : la vie se réduit à la juxtaposition de moments isolés dont le flot s'écoule jusqu'à ce que la mort en suspende le flux. Aussi bien Libens s'est-il gardé de tout découpage en tercets ou quatrains qui seraient à même de structurer les fragments de nos existences, qui pourraient feindre une mise en ordre des diverses sensations perçues et commentées par le *Je*.

C'est ce *Je* lui-même (il est loin d'être haïssable) qui, le plus souvent, justifie le poème ou le roman. Il faut bien en effet que quelqu'un fasse preuve de courage et dise : *C'est à moi que cela est arrivé ; c'est moi qui parle*. Ce *Je* donne à voir des instants de sa vie où chacun rêve de satisfaire le voyeur ou l'exhibitionniste qui vivent en lui. Ce *Je*, Christian Libens tente de l'étouffer et dresse devant lui un barrage qui tiendra le temps de 34 vers sur un total de 50 (c'est beaucoup si l'on songe que *Le Bateau ivre* ne réussit cette prouesse que le temps de deux vers). Mais on se dit qu'il devait bien être là, ce *Je*, pour énumérer les sensations recueillies. Il faut un temps de référence pour que le train ait 3 minutes d'avance ; il faut une oreille humaine pour que ces ondes qui se propagent deviennent voix humaine et qu'un sens les investisse. Certes, il y a un *ma* (ma voisine) qui suppose un *je*, mais ce *ma* est aussi rare que ce *je* qu'il annonce, dont il trahit la présence, qui se manifeste sous l'impulsion violente de *sa* voisine qui va écarter ses cuisses, dira-t-on un peu sommairement, alors que ce ne sont pas les cuisses qui s'écartent, mais simplement la croix suisse qui se transforme en svastika sous la poussée des obsessions du témoin. Le voici donc, ce témoin, sorti non pas de sa torpeur, mais de son anonymat. Qui refuserait d'exister l'espace d'un instant, de vivre cet éphémère bonheur et de retourner au néant ?

Retourner au néant : le mot est malheureux. Au fur et à mesure qu'il énumère ses visions et trace ses commentaires, le poète sort précisément de ce

néant : il existe au prorata de l'existence de ce monde qui lui-même n'existe pas en soi mais dans la conscience qu'en prend le témoin.

Le poème est composé de fragments juxtaposés et on notera ce pluriel qui nous interdit de voir ces *fragments* comme des fragments d'un poème plus long mais ici abrégé par manque de place. Et qu'il soit ferroviaire n'est pas l'effet du hasard : Libens l'a voulu tel puisque la vitesse et plus encore la vitesse variable (comme le rythme du poème semble le suggérer), le déplacement entre deux points inexistantes (pour n'avoir pas été précisés, pour n'avoir pas été du domaine de la conscience), auront pour propriétés de déstabiliser le poète ou le récepteur et de les jeter malgré eux dans un déferlement qui fut déclenché bien avant leur présence au monde et qui leur survivra.

Fragments donc, fragments modernes, fragments ferroviaires, fragments disparates, mais choisis par le poète selon des codes inconnus et des règles que lui-même n'a pas prévues, qui se sont imposées à lui dans l'instant du poème comme au voyageur dans l'instant du voyage. C'était l'honneur (usurpé à mes yeux) du génie, du poète, du créateur de ne rien conserver qui ne soit filtré, pesé, apprécié, choisi, greffé pour entrer dans le moule des formes fixes. Rien que de prévu chez ces poètes qui vivent sans cesse sur les sommets du Parnasse. Le monde est à leurs yeux le clou d'un spectacle arrivé à son paroxysme et ils surgissent toujours à point nommé pour assister à la naissance du jour qui éclate comme un incendie ou à l'apparition des étoiles transformées en millions d'oiseaux d'or. Le poète venait toujours à point nommé et en composait des hymnes fabuleux à la mesure de son génie. Les temps ont changé. Libens se situe volontairement aux antipodes de Hugo ou de Rimbaud. Il ne s'adresse pas au cosmos, c'est la boîte de Canada Dry qui l'interpelle; c'est un passeport suisse qui lui parle d'amour; c'est un haut-parleur qui parle et un walkman qui écoute. Non seulement, le monde n'a plus de sens mais les liens se distendent, que l'on imagine entre le monde et celui qui le parle pour le faire exister.

Tout cela pourrait n'être en somme que le récit objectif d'un de ces voyages en train au cours desquels le voyageur ne sait plus très bien à quel endroit il se trouve, en quel point du temps il existe. Ses balises dérivent. Nul repère. Tout s'écoule et

cette vision même est déjà du passé. Aussi bien Libens ne peut-il parler qu'au présent, ce temps fugace qui ne permet pas de réfléchir, qu'il faut capter dans l'instant et noter à toute vitesse. Nul doute que ce ne soit aussi cette hâte à noter qui confère au poème de Libens ce ton haletant, cet essoufflement, ces vers parfois si courts – c'est que le temps va vite – qu'ils se réduisent au monosyllabe.

Fragments donc ; fragments isolés et dépourvus de signification, fragments fugaces qui entraînent l'essoufflement du rythme, fragments que ne soude aucune doctrine signifiante. Fragments qui se devaient d'entraîner le poète dans des focalisations toujours différentes que Libens ne se prive pas d'étendre à d'autres sens comme l'ouïe ou le goût. On ne peut évidemment parcourir tout le poème à la recherche de ces types de focalisations. Le phénomène est constant. On se contentera des premiers vers. C'est sur un double message émanant des hauts-parleurs que s'ouvre le poème : ce premier fragment est auditif et la communication se fait en plan général si l'on peut adapter ce cadrage visuel au cadrage auditif. Le recueil d'où ce poème est tiré s'intitule précisément *Cinéma*. Aussitôt après paraît le quai bétonné : c'est une sensation visuelle donnée en plan d'ensemble. La boîte de Canada Dry est encore une sensation visuelle mais Libens focalise de telle sorte qu'elle ne peut se concevoir qu'en gros plan. Les plans sont souvent très courts et déjà le regard focalise sur un autre gros plan, celui de la croix suisse tracée sur le passeport. C'est une focalisation toute différente qui commande l'entrée de Nagelmackers en plan de demi-ensemble ou celle de Cendrars, ou celle du petit juif hassidique, qui sont comme des intermèdes rêvés, Nagelmackers et Cendrars ne dépassant pas le plan rapproché tandis que le petit juif exige pour ses déplacements une caméra d'accompagnement en plan américain. Autant de modifications du cadrage et de la distance focale mais qui se limitent strictement à une caméra objective (au sens cinématographique, c'est-à-dire qui montre ce que la caméra voit et non pas ce que voit le héros et comment il le voit).

Cette objectivité qui parvenait à juguler le *Je* n'est cependant qu'une illusion. Le peintre ne peint jamais que son propre portrait quand bien même il exécuterait celui du docteur Gachet ; c'est son propre portrait que trace Libens sous prétexte de cette radioscopie d'un wagon. Ce sont ses lectures qu'il évoque : c'est *Toi qui pâlis au nom de Vancouver* ; c'est la *Prose du Transsibérien* de Cendrars ; c'est Paul Morand, c'est Apollinaire, c'est Valéry Larbaud ; et c'est

Libens enfin qui se raconte et refoule son moi avec une feinte énergie mais décode à sa façon le passeport de sa voisine.

Le poème s'ouvre sur des promesses de bonheur. C'est le bonheur d'un voyage qui se déroule bien. Le train à 3 minutes d'avance : c'est positif; le haut-parleur annonce Metz et on l'entend bien : ces petites choses font l'agrément du wagon; le quai est bétonné : *c'est du béton! on ne peut mieux faire*; le quai est noir mais ce n'est pas de noir de fumée : c'est le progrès!; la boîte dans le filet *offre sa cartographie* : le monde ne serait-il que bonté? ; Vancouver et Montréal : c'est l'appel du voyage et tout cela est made in NY; on se souviendra que *produit américain* fut longtemps synonyme de *qualité supérieure* : peut-on rêver enfin plus tendre image que celle du passeport suisse et meilleure suggestion pour briser la solitude du voyage? Déjà l'imagination littéraire de Libens convoque Blaise Cendrars et Valéry Larbaud et Paul Morand à vivre avec lui ces heures d'étrange compagnonnage que provoque le séjour prolongé en chemin de fer.

Mais quelle faille subitement ternit la frêle image du bonheur? Quel est ce malheur qui frappe à la porte ses trois coups? La dame au passeport suisse ne parle que trois langues : cela ne semble pas suffire par les temps que nous vivons. G. Nagelmackers, le banquier inventeur des Wagons-lits, a le mal du voyage; Cendrars peut mieux faire et le petit juif est à la fois grotesque et obscène; le haut-parleur vomit; la cloche est perdue; le haut-parleur nasille d'une voix métallique; la femme a les chevilles gonflées; Libens lui-même entre en scène, pour dire qu'il ne sait plus lire Paul Morand et enfin manquent les lourds rideaux qui permettraient de dresser le cadre poétique. Quelle puissance sournoise conspire au malheur, et ternit ces heures de voyage où la vie se trouve pourtant suspendue. Il ne reste d'autre issue au poète que de réclamer pour la forme deux ou trois princesses du sang, voire des Polonaises au cas où il y aurait pénurie de princesses à se mettre *sous la langue*.

Sous la langue? Il faudra interroger Libens sur ce qu'il entend exactement par cette formule dérivée de l'expression *n'avoir rien à se mettre sous la dent*. Il ne se fera pas prier. Mais la vie n'est pas un conte de fées et les mains tutélaires ne sont pas nombreuses. Quoi qu'il en soit, le poème s'achève dans la surprise,

dans le rire et dans l'ambiguïté. Et Libens de chercher une chute qui lui permît de conclure et de se retirer sous les bravos.

À dire vrai, il les mérite, mais ce goût des chutes le conduit parfois à des démonstrations tapageuses et enfantines. Les six derniers vers n'ajoutent rien au poème. Ils constituent pourtant un épais rideau de pudeur, un écran de brouillard que le poète répand autour de lui pour n'avoir pas à monter nu sur les tréteaux avec les histrions et les prostituées imaginées par Leconte de Lisle. Quel est ce voyage si ce n'est celui de la vie? Quelle est cette voiture sans fenêtres et ce récit qui ne s'ouvre sur aucun paysage? Quelle est la source de cette détresse qui se voile d'ironie et dont les vers gardent l'empreinte? Il appartient à Christian Libens de taire ou de révéler le secret de ce poème. On a relevé les formules et les situations qui l'expriment sous le couvert du voyage et du jeu de la modernité : on affinera sa lecture en écoutant les cadences, en vivant les rythmes impairs (30 sur 50) qui suggèrent cette détresse.

On n'a touché qu'incidemment à la technique du vers. Libens a coutume de n'écrire qu'en vers libres dont la longueur ne répond pas aux usages classiques et qui entendent se passer des secours de la rime. L'usage s'est généralisé. Il ne m'appartient pas d'en peser les mérites. Mais on se doute bien que le vers classique convenait mal à ce voyage en chemin de fer et plus mal encore à ces variations de la distance focale, à ces brusques irruptions des images serties dans les appels du haut-parleur. Il fallait que le vers suivît de près le déroulement du film et moulât son rythme sur le martèlement des rails. Libens va jusqu'à déclarer qu'il ignore tout des règles de la versification classique et qu'il les transgresse sans le savoir. Il chante donc d'instinct, sans cette musique d'accompagnement que constituent les règles et les usages de la versification. Ses vers, il les porte en lui et les façonne au long de ses chemins et il se refuse à les calibrer, à en compter le nombre de pieds. Tout cela paraît légitime comme le refus de tout découpage en strophes qui organiseraient une logique, des parallèles, des contrastes, etc., alors que le poète s'abandonne au flux du voyage, à la vitesse, au dépaysement, à cette sensation d'irréalité, à cette durée continue que la strophe classique eût morcelée. La césure elle-même viendrait rompre la ligne mélodique du vers et c'est une des plus heureuses innovations d'Apollinaire que de nous inviter à lire son vers sans césures ni ponctuation. Libens en a retenu la leçon.

L'abandon de la rime n'est souvent qu'une conséquence des efforts excessifs qu'elle demande et les poètes modernes la gardent pour peu qu'ils la trouvent. Libens n'en veut pas, il la rejette même d'une façon méthodique quand il était si facile d'écrire *suisse* à la place d'*helvétique* et de donner ainsi, pour le prix d'une inversion, une rime aux cuisses de sa voisine. Libens refuse ici le donné : il refuse de s'abandonner aux hasards de la trouvaille. La rime cependant pouvait contribuer à l'unité du poème et surtout la rime alternée ou embrassée; elle pouvait rendre bien des services, mettre des mots en évidence, les opposer ou les rapprocher deux par deux. Mais Libens use de sa liberté de poète et personne n'est habilité à corriger sa copie. La modernité et le souci de liberté l'emportent dans ce poème sur ces *bijoux d'un sou*, selon le mot de Verlaine qui jonglait pourtant avec les rimes les plus riches.

L'usage classique veut que les vers soient de longueur constante ou symétrique. Libens n'a que faire de ce conseil pour dire la trépidation des essieux aux aiguillages, les ralentissements et le poison de la vitesse. Des vers de longueur constante ne lui permettraient pas de mimer si naturellement les différents rythmes, de s'abandonner à des plages de silence et de lenteur, de trembler de la fièvre et de la liberté du voyage.

La longueur de chacun de ses vers n'est pas préméditée et Libens ne compte pas sur ses doigts le nombre des syllabes. Je crois savoir que, lorsqu'il lui arrive de mesurer un vers, il compte les *e* muets ou les escamote selon les cas. Il attache peu d'importance à ces questions techniques : il se laisse conduire par ses voix intérieures, ou décide de mettre un mot en relief en le laissant tout seul sur la ligne. Il n'est pas le premier à user de ces libertés. Mais il n'est pas sans intérêt de noter que sur les quelque cinquante vers que comporte ce poème, trente sont de mesure impaire. Or, notre culture, notre corps, nos saisons, nos moteurs à explosion fonctionnent sur des rythmes pairs. Comment l'ignorer quand on entend battre son cœur? L'oreille décèle aussitôt les vers impairs dans le poème de Libens et surtout que des mesures paires, par contraste, en accentuent les propriétés. Ces mesures impaires agissent sur le poème, sur le lecteur, sur le poète même entre conscience et inconscience, comme les symboles et les images. Les rythmes nous enveloppent et nous entraînent à leur suite. Or, un étrange et impalpable sentiment de nostalgie, de mélancolie, de regret s'empare du lecteur

et surtout de l'auditeur quand surviennent des vers impairs. C'est que nous accompagnons le vers, que notre mémoire des rythmes les plus fréquents dans nos cultures le balise à chaque instant. Nous attendions un octosyllabe, mais, que nous comptions en silence ou que nous nous laissions porter par le mouvement rythmique, voici que le vers s'achève au septième pied, ou qu'il s'élance sans parvenir à l'ampleur de l'alexandrin et à la maîtrise de ses césures, nous laissant au coeur un sentiment de frustration, de nostalgie. C'est comme un vers qui boîte ou qui ne parvient pas à la maturité dont il renfermerait la promesse. Verlaine a joué plus d'une fois de cet instrument et Guillaume Apollinaire et Francis Carco, et Tristan Dereme et la plupart des Fantaisistes. Libens se trouve en bonne compagnie.

Mais son refus des rimes qui annoncent la fin du vers, qui assurent si bien l'unité du poème et dont les échos sont si plaisants à l'oreille; ce choix des vers impairs qui l'emportent trente fois sur les cadences classiques des vers à mesures paires; cette retenue du rythme; cette attente toujours déçue d'un supplément de rythme; cette musique ferroviaire provoquent cette nostalgie ou suggère cette peine que l'on avait observée par d'autres méthodes et que l'on retrouve dans d'autres poèmes de Christian Libens. Cet emploi du vers libre, cette fragmentation du discours, ces juxtapositions de regards et d'écoutes, ces modifications particulièrement fréquentes des distances focales, cette nervosité du débit, les ruptures de ton, les variations d'un rythme parfois trépidant, les contrastes de la palette sonore et l'inventaire des objets les plus quotidiens composent un climat de modernité qui se nuance d'ironie et se voile d'une nostalgie inquiète.

G.S. (extrait de « *Notes pour une lecture* »)

Extraits

Poésie :

L'herboriste

*L'herboriste n'aime pas
Les épilobes
Il piétine les bruyères
Et laisse les baies des genévriers
Aux vieilles
L'herboriste enfouit sa balance
Sous la poussière
Quand pourrai-je habiter ses tiroirs*

(*Cinéma*, p. 32)

Afrique

*Mon Afrique à moi
C'est toi
 multipliée*

(*Cinéma*, p. 18)

Parloir

à Alexis Curvers

*Et tu serais jeune encore
Les cheveux cachés par ta coiffe mariale*

Christian LIBENS - 20

*Le parler plus frais
Que l'allée ombragée
Que j'aurais parcourue en tremblant
Au-delà de ton sourire
La paix m'envahirait doucement
Je ne reviendrais pas
Il me suffirait de regarder de loin
Cette maison de Dieu
Mais les Indiens ont disparu de nos âges
Et on ne joue plus à vivre plusieurs fois
Connais-tu encore les litanies de l'enfance
Que les mères psalmodient
Quand le soir est tendre et le noir connu*

(*Cinéma*, p. 25)

Les poupées

à François Jacqmin

*Les poupées sont des petites filles
Qui ont refusé de respirer ;
Alors elles rêvent, rêvent,
Les yeux ouverts sur le tendre du temps.*

(*Cinéma*, p. 30)

Made in Belgium

*Belles gigues
Des filles de la Lys
Aux femmes de la Fagne
Des arbres noirs de l'Hertogenwald
Aux bois gravés de Max Elskamp*

*Des masques stavelotains déridant Apollinaire
À ceux de James Ensor grimaçant
Devant la mer du Nord
Au nord de l'Occident
Dans le creuset de l'alchimiste
De l'homme occidendo-paradoxal
Belgique de mes tripes.*

(in *La Revue générale*, n°8-9, 1992, p. 112)

*Je voudrais être une sauvage bête
Pour oublier toute ma pauvre tête
Une qui rampe ou bien qui dort
Pas même une chose à vertèbres
Rien qu'un bête animal
Infime-infâme-informe
Oh presque rien
Une punaise
Ou même
Un clou
Un clou
Sans tête*

(*Parterre pour le ciel*, anthologie collective, p. 29)

Sale garçon!

*Sur des polaroids, je macule ton sexe
D'un stylo pénétrant à l'encre de lait cru;
Raturant d'un trait droit la rondeur du sein nu,
Censurant ton pubis en français dans le texte.*

(*Parterre pour le ciel*, anthologie collective, p. 25)

Cocker

*Quand il ouvrit les yeux,
Le cocker lui tirait la langue
Et souriait de toutes ses dents,
Assis à la droite de saint François.*

Il n'en crut pas ses oreilles.

(Parterre pour le ciel, anthologie collective, p. 25)

Apollinaire

« Cet homme sans véritable patrie disait : *Je suis Romain.* »
Lettre de Marie Laurencin à René Guy Cadou.

*Parfois il écrivait
Ma chère Maman
Parfois c'était
Cara Mamma
Toujours il racontait
Ses promenades avec Albert
Les sapins noirs les fagnes rousses
Toujours il racontait
Les pavées du Vinâve le soir
Les Stavelotains qui parlent lent
De Laetare de Blanc-Moussis
Toujours il racontait
Ce nord si différent
Ce monde nouveau
Revêtu pour un été
Comme déguisement de carnaval
Toujours il taisait
Ses promenades avec Maria*

*La bouche airelle de Marie
Les seins canneberge de Mareï
les jambes drosera de Mareye
Toujours il taisait
Ses vies rêvées
Ses morts jouées
Ses ivresses de pèket et de bière
Ses vertiges de mots et de vers
Parfois il écrivait
Des mots français appris au collègue
Pour dire aujourd'hui et demain
Parfois c'était
L'italien tendre d'hier
Pour tout garder encore un peu
Ma chère Maman
Cara Mamma
Cara Mamma*

*Et il signait
Tuo figlio
Wilhelm de Kostrowitzky*

(**Guillaume, Guillaume...**, anthologie collective,
Tétras Lyre, pp. 28-29)

Les arbres marchent

*Les arbres marchent
Les pierres roulent
Les hommes eux
Sont orphelins de racines*

Seul le meurtre égaie l'homme assis

(Inédit)

Prose pour la jeunesse :

Retour d'Afrique

Car l'à-quoi-bon bleuit subtilement
la ville,
Une bleuté d'aquarium vient délayer
la vie.
(Marcel Thiry, *Âges*)

Alexandre regarde son interlocuteur. Comme il semble vieux! Pourtant, avant son départ, le rédacteur en chef lui avait paru tellement dynamique. Le responsable du magazine – un copain de Willy Vernouillis– avait convaincu le jeune garçon de l'intérêt du reportage qu'il pourrait réaliser en Afrique pour un public de lecteurs adolescents.

Assis devant un imposant bureau directorial, il feuillette du bout de l'index le manuscrit d'Alexandre. Celui-ci vient de passer quinze gros jours à retravailler ses notes et à présenter une copie soigneusement dactylographiée.

Le rédac'chef lève enfin les yeux. Un instant, il paraît choisir ses mots :

— *Oui, ce n'est pas mal. Pas mal du tout même. Mais vous venez bien tard... Depuis combien de temps êtes-vous rentré en Europe?*

— *Deux semaines... Un peu plus...*

— *Hum... Vous voyez, ce qui m'ennuie, c'est que vous ne parlez guère de vous.*

— *De moi? Je ne comprends pas...*

— *Eh bien, ce qui intéresserait nos lecteurs, c'est le récit de votre enlèvement, de votre détention. Vos peurs d'otage, vos souffrances, les sévices que vos ravisseurs vous ont infligés. On a beaucoup parlé, ici, de votre séquestration, vous étiez une vedette...*

— *Mais ce n'est pas cette anecdote qui compte, ce n'est pas moi qui suis important... Vous m'aviez dit qu'un reportage sur la famine vous intéressait. Rappelez-vous l'émission de Willy Vernouillis : « Ton argent de poche pour un Éthiopien, je le lui donnerai moi-même... »*

— *Ok ok! Mais votre papier est presque trop journalistique. Pour le créneau de notre magazine, je préférerais quelque chose de plus jeune, où vous vous impliqueriez plus... Surtout avec cet enlèvement.*

— Mais c'est la famine, les gens qui meurent chaque jour qui sont...

— D'accord, vous avez sans doute raison... Mais le public est le public ! L'information bouge, le lecteur se fatigue vite, il réclame toujours du nouveau... Vous avez remarqué, maintenant, on ne parle plus guère de l'Éthiopie...

— C'est pas pour ça que les Éthiopiens sont sauvés...

— Je sais tout ça... Mais qu'y puis-je? Écrivez-moi quelque chose de plus personnel, racontez votre aventure, du vécu! Je passerai l'article... Tenez, si vous voulez vous épargner ce travail, on peut se contenter d'une interview... Quoique ce soit déjà bien tard!

Alexandre s'est assis sur un des trois sièges qui garnissent l'abri de bus. Écureuil, dressé sur ses pattes postérieures, hume délicieusement la poubelle voisine. Des vestiges de sachets de frites-mayonnaise excitent son incommensurable appétit. Alexandre regarde sans les voir les frémissements de métronome enragé de la queue d'Écureuil. Une sourde colère raidit tous les muscles du jeune Liégeois. Il est submergé par une honte impuissante. Il tire machinalement sur la laisse. Le cocker le regarde, cligne des yeux, bâille et pose une large patte sur la cuisse de son maître. Une patte douce et chaude.

Le sourire de Hailé vient de poindre, là-bas, dans la brousse du cœur d'Alexandre.

Une cloche d'une autre ville
Tinte à l'aube nouvellement.
Suis-je mort, est-ce la nouvelle
De mon joyeux avènement?
Marcel Thiry (*Agès*)

(*Écrase, Négus!*, pp. 153 à 155)

Une actrice de papier

La carte de visite punaisée sur la porte de la chambre tenait lieu de lever de rideau. Sur le bristol fatigué, Ernest lut d'une voix haute et légèrement narquoise :

GINA SCHWEPPE
comédienne

Aux coups frappés par le Commissaire, un glissement de serpent répondit. Avant que les deux hommes n'aient identifié le son, la porte s'ouvrit sur une femme encore jeune, chaussée de mules (le glissement de serpent!), habillée d'un peignoir qui, jadis, avait dû être défraîchi.

Pendant que Corinthe s'escriyait à déclamer ses questions, Stanislas détaillait la scène. Les cachets de la comédienne devaient être comprimés, à voir la loge qu'elle habitait. Et les murs, tapissés de pages entières de photos-romans, version noir et blanc, entouraient le plateau d'un décor sordide.

De mauvaise grâce, l'artiste expliqua qu'elle était – provisoirement!– figurante dans un studio de romans-photos, mais qu'elle était – très provisoirement!– en congé de maladie.

Effectivement, on ne pouvait soupçonner Gina Schwepes de jouer la comédie aux Assurances-Maladies. Les yeux bouffis, larmoyants et rougis, les narines enflées, gerçées et humides, les traits... bref, elle faisait peine à voir.

Dans une respiration rauque, elle confia que son rhume des foins chronique l'obligeait à une longue relâche. Un vrai four financier, ce rhume. Et ce n'était pas du cinéma!

Elle expliqua encore que la vie de l'immeuble n'atteignait en rien sa tour d'ivoire, et qu'elle croisait uniquement ses cohabitants dans l'escalier où l'unique robinet des toilettes – fichue baraque!– lui fournissait l'eau de ses inhalations. Sur ce, essoufflée, elle extirpa un kleenex en lambeaux et se tapota

douloureusement le nez. Stanislas remarqua que le mouchoir de papier souffrait de nombreuses déchirures.

Un papier si fin...

(*Stanislas détective*, pp. 25 à 27)

Bonnes lectures et petits Miquets

D'abord, on a trouvé que la jaunisse, c'était une chouette maladie.

Surtout quand c'est Citron, le prof de français, qui l'attrape. Et pas qu'une petite jaunisse de rien du tout, non, la grosse, l'infectieuse... Celle qui vous laisse épuisé pour trois mois.

Imaginer Citron alité un trimestre, ça nous a paru triste pour lui, mais super pour nous. Faut dire que, entre la classe et lui, c'est pas le courant de sympathie qui passe. Plutôt un courant froid. C'est sa faute aussi. Un vieux chiant, Citron. Toujours avec sa grammaire, son orthographe. Et salaud en plus. Moi, je savais déjà plus comment rattraper mes échecs du début de l'année.

Alors, c'est dire si on a été contents de voir arriver un remplaçant. Tout neuf, le nouveau. Une tête sympa, grand, mince, vingt-cinq ans (pas encore tout à fait le débris, quoi).

*Tout de suite à l'aise. Du genre «On est là pour s'amuser». On se réjouissait d'appliquer sa méthode. Passionné de bandes dessinées, le nouveau. Il verrait tous les cours en bédés : **Astérix** en latin, **Timour** en histoire, des traductions de **Tintin** en anglais, **Germain** en morale...*

*Pour son cours de français, les lectures imposées étaient géniales. Liquidées, les **Mare au diable** et les autres **Petite Fadette** de Citron. Place à **Spirou**, **Gaston**, **Bobo**, les **Tuniques**. Enfin, nos classiques à nous, quoi!*

Le but de Citron, c'était de nous faire «goûter» les grands morceaux de la littérature française. Tu parles de morceaux... Durs à avaler, oui. Et tu penses s'il était plutôt bien vu, le nouveau. Remplacer Georges Sand par Franquin! The big pied.

*Seulement, le but du petit nouveau, c'était pas uniquement de nous faire marrer avec **Gaston**. C'était aussi –surtout– de rechercher des signifiants,*

signifiés, figures et autres messages de l'auteur. Pauvre Franquin! On a dû le couper littéralement en petits morceaux.

Et c'est pas tout. Il a fait une interro sur une planche de **Gaston**. Une interro sur un gag!... De quoi plus jamais se marrer en ouvrant son **Spirou**!

J'ai eu un 2 à cette interro. Deux sur vingt! Je préfère encore être recalé par la **Petite Fadette** que par **Gaston**. Au moins, je sais pourquoi (je l'ai jamais lue, la Fadette).

Il nous a bien eu, le nouveau, avec son « école où on s'amuse ». New look pour la pédagogie, d'accord. Mais pour les points, c'est du kif.

On n'a plus qu'à attendre le retour de Citron.

(**Christophe - Bonnes lectures et petits miquets...**,
nouvelle parue dans *Spirou*, 3/11/1983)

Prose :

Je ne veux pas voir

En fait, je ne sais pas son nom de famille.

Une concierge, ça n'a pas de nom. Elle a la serpillère agressive des dynasties de madames Pipi. Et le pied bleuté du troisième âge baladeur. Je préfère perdre mon regard sur sa perruque, son dentier, mais l'habitude me tient les yeux rampants.

Beauté prothétique, vous devriez vous teindre les pieds – heureusement, la loge est peu éclairée et l'escalier moins encore, mais les varices saillent dans un contre-jour javéliné-. Ou les couper.

Le bois a de si belles veines.

Il est de si beaux bois.

L'Administration des Beaux-Arts ne remplit pas sa tâche. Il devient vital que l'on distribue des collants opaques aux vestiges femelles; et que l'on tue les quelques mâles solitaires en short long. Où regarder?

Vous insultez l'espèce, mille-pattes unijambistes.

*Les moustiques sont agaçants près des points d'eau. Pourquoi doit-on boire
Les vieilles Tziganes ont tout compris.*

Mon Amour, sur les bancs – orange – des écoles de notre enfance, pourquoi les morts étaient-ils déjà là?

Pourquoi a-t-on allumé tous les lustres?

Tu n'es pas comme elles, ma Clara. Jure-moi, jure-moi que l'autre espèce va s'éteindre. Jamais

Toi

Tu te ris du sable et de l'eau

Je ne me suis pas trompé, Clara mon Amour. Ou alors tue-moi.

Je ne veux pas voir.

On m'a fermé les cimetières, je cassais les pierres et écrasais les cadavres. C'est très fatigant, mais il faut que ça se fasse. Une fois, j'ai joué aux boules avec les crânes, mais j'ai dû arrêter – pas très marrant, tout seul-. Et une tête avait filé à l'anglaise.

Pourtant, il faut bien qu'ils paient.

Les bières wallonnes ne me disent plus rien. Même à Chimay, la bleue reste muette dans le petit théâtre – pavé rond– de Madame Tallien.

Foum Tataouine ne boit plus que du coca.

Les cartes hospitalières se sont couvertes de Toi.

Comme les génériques des films sont blancs et anonymes!

Les fumées des bars goûtent la même sueur propre.

Les putains tatouées de Maestricht ont lavé leur œil asiatic dans la Meuse. Elles se bourrent le sexe de læmpias au ketjap.

Les dunes de Blankenberghe sont ceinturées de fil à vaches. Je ne les reverrai pas.

Le vent de mon roadster green à la croupe savamment nue ne parvient plus à me tromper.

Je T'aime.

(Une autre fois peut-être, pp. 73 à 77)

Hautes Fagnes

C'est le pays perdu des éternels Grand-Meaulnes, la terre promise des peintres à gros souliers, le jardin d'Éden de barbous scientifiques... Un réservoir pour rêves d'infini et d'âge d'or, un morceau de Nord aux marches du Midi, une éponge de vinaigre sous des croix fondues par la brume. Verte, blanche, jaune ou brune, elle monte des sapins noirs de l'Hertogenwald puis redescend en charmilles sculptées par le vent. On la nomme, la détaille : Poleûr, Clefaye, Setay, Brackvenn, Steinley ou Trôs Brôli... Des témoins dignes de foi en ont pris la défense; ils sont tous à la barre : Hoëgne, Vesdre-Weser, Gileppe, Helle-Hill, Soor, Rær-Rur, Bayehon, Trôs Marets... On la piétine, on l'examine, on l'écrit, on la peint. On l'aime, belle assassine. La Fagne.

On connaît bien la Fagne. S'il fallait réimprimer tous les livres, toutes les revues, tous les articles parus sur elle, tant de papier serait nécessaire qu'il faudrait alors abattre tous les épiceas qui la dévorent depuis un siècle.

On connaît bien la Fagne. Vrai cadre de roman, elle enfante des histoires si belles, si tristes, si vraies – ô croix des fiancés, fleurie chaque hiver par saint

Valentin en personne; ô hameau fantôme de Reinartzhof, tu hantes les rêves des petits fagnards urbains; ô Négus, empereur d'abyssales fanges, tsar de toutes les solitudes, prospecteur de l'humaine condition, inscrit au registre du ciel sous le nom : « Léon Rinquet, ermite »... Des histoires à vous faire marcher, marcher tout le jour, de touradons en tourbières, marcher au risque délicieux de se perdre.

On connaît bien la Fagne, ses caprices de belle adolescente, ses humeurs de fille farouche, ses flamboiements de femme fatale. Pluie, neige, gel. L'eau s'y fige parfois les aubes de juillet et un jour sur deux est noyée de brouillard. Maxima sur toute la ligne de crête! Toit du Royaume : six cent nonante-quatre mètres, avec un zéro à droite, ajouté à l'altimètre de notre cœur.

On connaît bien la Fagne, les discussions, les conflits que la belle a fait naître :

— la via mansuerisca, c'est-y romain ou mérovingien? débattent les hommes d'histoire;

— les viviers, c'est-y pingos ou paises? délibèrent les hommes de science;

— la neige, c'est-y pour le ski ou pour la godasse? disputent les hommes du sport;

— la Fagne, c'est-y pour le fric ou pour la vie sauvage? murmure l'homme.

À ces deux dernières questions, on a essayé de répondre en voulant satisfaire chacun... Résultat magnifique : 4.000 hectares de réserve naturelle intégrés dans un vaste parc baptisé « Hautes Fagnes-Eifel ». Post-scriptum : aux dernières nouvelles, les petits coqs de bruyère (Lyrurus tetrix) se sont fort multipliés... sur les panneaux annonçant le périmètre du parc. Cependant que les tétras lyre sont de plus en plus rares dans la réserve même.

Demain, plus tard, connaîtra-t-on encore la Fagne?

(Extraordinaires Cantons de l'Est, p. 8)

Liège, près du cœur...

Les regards lointains ne sont-ils pas les plus justes ?

Lorsque des satellites, tournant à un millier de kilomètres de notre terre, nous renvoient une image de nous-mêmes, celle-ci a la sérénité mélancolique d'un portrait d'antan. Et pourtant, cette tache magenta sur le cliché d'outre-ciel, cette presque étoile accrochée à un serpent oblique, c'est bien notre Liège qui arde et darde ses messages thermiques jusqu'au firmament.

Car on se reconnaît sur ce polaroïd d'extra-terrestre ! La Meuse y prend une mine quasi sérieuse de fil d'Ariane, comme pour faire oublier sa course zigzagante (boirait-elle autre chose que de l'eau ?), pour dissimuler ses égarements, ses dérivations... Deux autres fils-filles s'allongent gaminement à sa droite, ce sont l'Ourthe et la Vesdre, aux mines encore plus chiffonnées. Et puis tout ce vert des collines qui s'avancent alentour en se poussant du coude, et puis tout ce rouge au front de ce grand corps de ville, de ce tissu urbain tissé fil-à-fil, comme pour mieux résister à l'usure du temps...

L'usure du temps, c'est d'abord plus prosaïquement, plus terrestrement, l'usure de l'eau. Et la Meuse, l'Ourthe, la Vesdre (sans oublier cette Légia, Arlésienne nordique, ru fantôme si souvent évoqué et si rarement aperçu), bref, ce fleuve, ces rivières, ces ruisseaux, cette eau qui ruisselle, ont sculpté ici, comme en chaque portion de notre terre, un site unique par ses myriades de composants (...)

La Liège... Pourquoi donc écrire la Liège alors que la grammaire voudrait un article masculin ? Parce que la grammaire est depuis longtemps fâchée avec le beau sexe et que, en l'occurrence, Liège est femme, femme jusqu'au bout de ses mamelons doux, femme jusqu'au flux de sa Meuse. Oui, Liège est féminine comme Bruxelles est masculine ! (Et Madrid est aussi virile que Prague est femelle...)

Serait-ce donc l'eau qui sexualise la personnalité d'une ville ? C'est en tout cas l'eau qui a fondé Liège. Curieux paradoxe que l'élément mouvant par nature soit à la base, à la source, d'une ville. Encore qu'ici le paradoxe n'est que d'apparence puisque Liège a depuis longtemps réussi le mariage de l'eau et du feu. Car ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle Cité ardente ! (...)

Liberté encore ! Que de crimes on commit en ton nom... le refrain est connu et tout aussi universel dans l'espace que dans le temps. Pourtant si le XVI^e siècle

a été en Europe, et particulièrement dans les provinces toutes proches des Pays-Bas méridionaux, un siècle d'intolérance et de fureur, les Liégeois ont été fort sages en un temps où les hérétiques et les hérétiques des des hérétiques se sont révélés particulièrement combustibles... Point de bûchers à Liège, mais une réussite économique qui s'enflamme d'autant mieux que le long règne d'Erard de La Marck a favorisé reconstruction, embellissement et prospérité. Une vraie renaissance! Mais ce prince ne s'est pas contenté de concevoir et de faire ériger son palais épiscopal ou de correspondre avec Érasme, il a aussi encouragé l'expansion d'industries qui vont faire de Liège leur berceau et leur bassin parmi leurs préférés d'Europe : houille, métal, armes; le tiercé gagnant de Liège!

Des gagnants... Si l'histoire en suscite toujours, elle engendre tout aussi inévitablement des perdants... Gagnante, la Contre-Réforme à Liège, qui va construire une centaine d'églises dans la principauté; gagnante, la grande bourgeoisie qui va bâtir des fortunes imposantes comme celle d'un Curtius, grandissime marchand de poudre à canon; gagnante, la famille de Bavière, dont les membres vont occuper le trône princier presque sans interruption de 1581 à 1763; gagnants peu ou prou selon les moments, les partis adverses des Chiroux (les «grands» pro-espagnols) et des Grignoux (les «petits» pro-français).

Pour ce qui est des perdants, les vrais, ceux qui naissent, vivent et meurent perdants, l'histoire retient rarement leurs noms... (...)

*Le siècle suivant, dix-huitième du nom, commence bien pour la principauté : les affaires sont bonnes, la population s'accroît, villes et régions se développent. Et si certains ont plus que d'autres la possibilité de goûter aux **délices du pays de Liège** (titre d'un célèbre ouvrage topographique du temps), Velbruck (1772-1784), prince «éclairé», s'efforce d'adoucir, par des réformes sociales, le sort des éternels oubliés de la chance.*

Mais la principauté n'est pas un îlot isolé, et l'esprit du moment, c'est-à-dire des Lumières, se met bientôt à souffler du sud avec persistance, attisant les querelles des Liégeois d'avec Hønsbræck, l'impopulaire successeur de Velbruck. C'est alors que les patriotes liégeois vont oublier, durant un instant fatal, l'amour de leur terre natale pour leur passion des mots.

L'année 1789 enflamme Liège comme elle embrase Paris. Et Paris embrasse Liège d'un baiser de mort... Les accordailles du puissant Hexagone

et de la frêle demoiselle Liège sont vite conclues et vite consommées. Car le gourmand Hexagone n'a épousé la petite principauté que pour sa dot, qu'il se dépêche d'emporter à Paris... Oui, Liège, pourtant consentante, a été très durement traitée en pays conquis par les armées françaises, et ce bref mariage avec l'Hexagone français fut la période la plus malheureuse de la vie de l'étourdie principauté qui y a perdu – comme dans les mariages d'antant! – son nom et sa liberté... Et cela au nom de celle-ci!

Cette aventure sans lendemain n'est donc pas sans conséquence : c'en est fini à jamais de cette chère indépendance, et aujourd'hui encore, la trace la plus visible est la stupide destruction de la cathédrale Saint-Lambert, une des merveilles de l'Occident, qui fut traitée comme une bastille et dont le site, deux siècles plus tard, reste toujours béant, comme un remords.

Ce n'est pas le remords qui conduit Bonaparte dans la triste et sinistrée préfecture du département de l'Ourthe – ci-devant fière capitale principautaire – mais c'est Napoléon et ses guerres qui insufflent un sang nouveau à l'industrie liégeoise; tout comme c'est le même Napoléon et ses guerres qui ponctionnent un sang jeune parmi les conscrits liégeois. Mais les affaires de l'État et les affaires tout court ne font jamais de sentiments...

En 1815, ceux que Liège éprouve à l'égard de son nouveau souverain Guillaume d'Orange, roi des Pays-Bas, ne sont guère chaleureux, mais il faut reconnaître que l'efficacité batave alliée au savoir liégeois ont généré de grandes réussites dans le commerce, l'industrie ou même dans le domaine de l'instruction, tant populaire qu'universitaire. Mais cette seconde union ne fut pas une histoire d'amour...

(Guide de Liège et du pays de Liège, pp. 9, 11, 17 à 19)

Oscar au Congo (nouvelle intégrale)

Il aurait dû mieux regarder la belle-fleur, mieux remercier l'ingénieur pour ses vœux pieux, mieux saluer les camarades du puits, mieux boire le pèkèt avec son ami Théo, celui de la lampisterie.

Maintenant, dans la tiédeur des draps, Oscar se reproche mille avarices de congratulations, de souhaits, de sourires. Comme c'est difficile de partir!

Bien sûr, il s'en doutait. Depuis qu'il avait ouvert en tremblant ce fameux télégramme, il craignait cette dernière journée au charbonnage. Dame! Vingt-cinq ans de mine, de fond, de charbon, ça crée des liens, tout un petit monde, un univers de bourrades rudes, souvent fraternelles.

Il ne faut plus y penser. Pour se distraire, Oscar se récite le texte du fameux papier bleu... Son premier télégramme. Une seule lecture a suffi, les mots se sont imprimés pour toujours : DÉPART CONFIRME STOP RENDEZ-VOUS ANVERS COMME PRÉVU. Anvers... le mot résonne déjà comme un tam-tam africain. Anvers, c'est la porte du Congo.

Oscar a beau tendre l'oreille, il ne perçoit plus aucun bruit dans la petite maison. Malgré la tension des derniers jours, les trois enfants ont dû s'endormir. Quant à l'épouse, enfermée dans un mutisme têtue depuis la réception du câble fatidique, elle doit sans doute recompter les camisoles rangées dans la valise neuve.

Elle sera pourtant bien contente, la Sophie, de recevoir le gros salaire tous les mois. Le chef du personnel de l'Union Minière l'a bien dit... Quatre fois la paie, quatre fois plus de sous qu'en restant en Belgique. Et pour bien moins de peine. C'est qu'il sera porion, là-bas, Oscar. Un quart de siècle à baigner dans la sueur du charbon, ça lui a bien noirci le cuir, mais, au Congo, sa peau de Belge lui vaudra automatiquement des fonctions supérieures... Porion! Porion-chef même, s'il convient.

Bien sûr, il devra s'habituer à une «Belgique» plus chaude et à un nouveau boulot. L'or de Kilomoto, ce n'est pas l'anthracite de Wérister, mais quoi! Un mineur, c'est un mineur. Et puis, l'or, ce n'est pas aussi malsain que la houille. Vingt-cinq ans de fond, ça vous tapisse les poumons d'une belle saloperie. Ainsi, malgré sa trentaine, il ne respire déjà plus très bien, l'Oscar, il tousse. Silicose, a dit le docteur de l'Union Minière, Oscar a bien de la chance de quitter le charbon. L'or, c'est propre, c'est le soleil sous la terre.

Non, vraiment, la Sophie devrait comprendre. Partir, c'est la seule solution. Les sous, la silicose, une vie nouvelle, plus facile... Surtout qu'elle pourra bientôt le rejoindre là-bas, avec les gosses. Ils auront une belle maison avec trois chambres et un grand jardin, et même un boy. Quand Oscar a montré la photo de leur futur foyer à Sophie, elle a juste trouvé à dire que les herbes de par là devaient être pleines de bêtes...

Elle exagère, Sophie! Elle pourrait aider son mari, le soutenir, l'encourager même. D'ailleurs, c'est surtout pour elle et les petits qu'il part. Et ce n'est pas simple de partir seul... Au lieu de ça, elle le boude depuis qu'il a pris la grande décision. Elle n'a plus dit un mot. Et tous les soirs, elle se refuse d'un regard buté. Bah! quand elle verra sa nouvelle maison et son mari contremaître, elle comprendra.

D'un doigt inquisiteur, Oscar vérifie l'alarme du réveil. Il s'agit de ne pas avoir l'oreille paresseuse. Anvers, ce n'est pas la porte voisine. Il fera encore nuit quand il chargera sa valise sur le vélo. Un quart d'heure à pédaler ferme jusqu'au terminus du tram de Liège. Puis le train aux Guillemins. À la gare d'Anvers, une voiture de la société doit l'attendre. Comme pour un Monsieur! Oscar sourit, il n'a jamais vu la mer... Eh bien, il va être servi! Trois semaines de bateau jusqu'à Matadi. Et alors il ne sera pas encore rendu. Matadi-Kilomoto, le directeur du personnel lui a dit que c'est aussi long que pour aller à Rome. Il y a de quoi en attraper le tournis. Pour une aventure, c'est une aventure... Vraiment, Sophie devrait comprendre.

Le premier dé clic du réveil jette Oscar du lit. Il réalise à peine que Sophie n'a pas dû passer la nuit à ses côtés. Vite, le dernier inventaire des bagages de route, les adieux, le vélo, le tram, le train, le bateau... Ses habits à la main, Oscar saisit la poignée de la porte. Il veut pousser l'huis, sans succès. Il répète son geste plus sèchement. Le léger bruit déclenche, derrière le mince panneau de bois, un bref : « C'est séré, Oscar, èt dji n'vos drouvrè l'ouh qu'à l'nut. Adon, il batè sèrè évôye. Vos n'irez nin amon les neûrs nègues (1) ».

¹ C'est fermé, Oscar, et je ne vous ouvrirai pas avant ce soir. À ce moment, le bateau sera parti. Vous n'irez pas chez les Nègres.

Enfoncer la fragile porte, sauter par la fenêtre, emprunter le vélo du voisin... ? Puis le tram, le train, le bateau... le bateau!

Nausées, vertiges. Oscar s'est assis sur le bord du lit. Il est voûté, il est oppressé, il respire mal. Son œil, déjà, s'est éteint. Résigné.

On houyeû, ça n'pout nin tchoûler... I fâre bin raler è beûr (2).

Quand je suis né, mon grand-père Oscar ne pouvait plus travailler. La silicose. Il consacrait tout son temps à tousser et tous ses efforts à respirer. Il est mort peu après.

J'aurais bien voulu le connaître.

(nouvelle parue dans *La Revue générale*, mai 1989)

² Un mineur, ça ne peut pas pleurer... Il faudra bien retourner au puits.

Synthèse

Pourquoi est-on tenté de mettre des étiquettes? Peur que l'on confonde le grand crû avec la piquette? Mais le connaisseur ne s'y trompera pas! Alors? Le cépage Libens s'appellera Contrastes, plus élégant que Contradictions, mais peut-être moins pertinent. Nous hésitons, en effet, après une première gorgée aux saveurs complexes...

Connaissons-nous beaucoup d'auteurs moins sérieux, multipliant à l'envi les clins d'œil? Ses *Œuvres complètes*, cette minuscule plaquette parue en 1985, que contiennent-elles d'autre qu'un seul poème repris de page en page avec des jeux de caractères que n'eût pas dédaignés Apollinaire? Les allusions, les jeux de mots, les connivences : tant pis pour le lecteur aveugle qui passe à côté avec ses gros sabots! Libens n'est pas particulièrement tendre avec toute la gamme des Béotiens. C'est dans cette même envie de n'être pas trop pris à la grave qu'il s'amuse volontiers aux parodies, heureux de jouer un quart d'heure avec Simenon, Tintin... ou même Milou. Et si le sel et l'acide se confondent parfois en ironie grinçante, c'est qu'il y a de toute urgence quelque bêtise à décaper.

Libens n'est pourtant pas l'homme des messages. N'attendez pas de lui qu'il vous révèle la profondeur de l'incompréhensible poétique. Le jargon philologique le hérissé et la linguistique le crispe. Un être sain, Christian Libens.

Contrastes? Contradictions. Lisez *Une autre fois peut-être*, sans doute une de ses plus sûres réussites. Pas besoin de piocher entre les veines pour découvrir le poète vite blessé par des yeux qui s'éteignent, ébloui par le visage d'une douce princesse sur une boîte de biscuits, inquiet, angoissé, plaquant sur le clavier quelques accords graves avant de pianoter doucement la main gauche d'une valse triste. Notre dandy qui jouait de la canne sur le boulevard, le voilà seul sur un banc, tournant dans ses doigts d'adolescent le bout d'une écharpe qui se détricote. Mais très british toujours, avec élégance et tact.

Oui, vous êtes aussi un artisan sérieux, Christian Libens, jouant avec la langue et la caressant comme une femme, mais sachant toujours bon goût garder,

de la séduction à la passion! Ce n'est pas vous qui abîmerez un charme pour y graver deux vers. Respect des crayons et du papier, souci de ne pas abandonner la phrase aux petits messieurs de la mode, amitié pour le typographe comme pour le relieur. Seriez-vous un de nos derniers esthètes?

Est-il perdu dans un monde qui se salit, ce Christian Libens qui n'a pas été impunément – pour lui comme pour le maître – le secrétaire littéraire d'Alexis Curvers? On a les grands hommes qu'on mérite. Mais puisque nous voilà à Liège, comment ne pas parler de son autre célébrité, ce Simenon que Libens lit, présente et admire tout autant? D'un avaro de phrases à un faiseur de livres... Et plus proche duquel? Par la réserve de ses écrits, sans nul doute du premier. Car Libens n'écrit pas vite. Artisan consciencieux, il en fait des pas en arrière pour se donner le recul suffisant, se rassurer : va-t-il continuer ou laisser l'œuvre se reposer? Que l'on voudrait parfois le rejeter vers l'œuvre, cet inquiet. Mais il a aussi, du second, le goût (parfois un peu amer) de mettre à nu et l'homme et son âme avec des franchises d'adolescent en guise d'aveux.

Il reste de Libens quelques bonnes bouteilles pour lesquelles on ôtera résolument les étiquettes. Robe et bouquet suffiront à la liqueur. Tenez, l'on vous offre ce flacon de culture que vous auriez dû deviner dans son *Guide de Liège* et ses *Extraordinaires cantons de l'Est* qui ne feront faire la fine bouche qu'aux snobinards d'une littérature soi-disant pure et dure. Allez, goûtez-moi ce bon goût de Belgique qui rassure dans plusieurs de ses essais où il a même le respect audacieux de donner rencontre à notre bon roi Baudouin et au cher Tintin. On vous en prie, reprenez un verre de ce sens de l'humain qui marque aussi bien un *Ecrase, Négus*, par exemple, que toute sa correspondance. Et parce qu'on ne veut pas vous enivrer, quelques gouttes de nature (on attend qu'il ajoute à de belles pages sur la Fagne, quelques brins de bruyères cueillis avec Apollinaire), une bouffée d'authenticité dans ses poèmes enrubannés de modernité (relisez *Cinéma*), encore un peu de racines (il en fait de si bonnes tisanes), de fidélité (à ses amis, à ses pays, à son Roi) et un rien d'intransigeance avant qu'on vous confie où trouver le vrai Libens, dans la mosaïque de ses miniatures.

Mais quittons les coulisses et allons vers sa loge. Ah! nous y voilà : pas homme de théâtre, Libens. Le mercenaire de plume touche à tout, mais le

théâtre... Comment pourrait-il faire semblant, jouer qu'il est un autre? Fermez la porte : il ne nous entend pas. Il hésite entre dix fonds de teint, cinquante perruques. Restez encore un peu. On frappe les trois coups sans lui. Se regarde dans le miroir un poète qui sourit tristement et nous fait un drôle de clin d'œil. Comment nous avait-il devinés?

Danny HESSE et Claude RAUCY